[illegible] Ferrets, partisane de l'occupation, [illegible] et sans influence, [illegible] que les pratiques qui revêtaient de [illegible] les soi-disant ex-voto de la bénédi[illegible] Lourdes disent [illegible] que le pape est gravement et [illegible] mal.

Le sortie

Le grand portail de l'archevêché qui avait été fermé à six heures cet après, sur ordre du Cardinal de Prêtre de Monza, a été ouvert [illegible] à quatre heures et quart, pour [illegible] Le Cardinal Richard a [illegible] à pied, les autres en fiacre.

Le cardinal Richard a revenu à déjeuner [illegible] de la commission chargée de préparer les travaux de l'assemblée, c'est-à-dire les cardinaux Coullié et Lecot, MM. Mignot, Fulbert-Petit, Duramécourt et Cotteau.

Les membres de l'assemblée ont commencé à regagner le palais archiépiscopal pour la séance de l'après-midi, vers deux heures.

Il y a, comme le matin, un certain nombre de curieux sur les trottoirs devant l'archevêché. Des amateurs photographes, bravant [illegible] ont pu saisir chaque fois qu'un évêque va franchir le seuil du palais. Certains prélats [illegible] ; d'autres paraissent contrariés et mécontents d'être l'objet de ces indiscrétions.

LA Réorganisation Administrative

Paris, 20 mai.

M. Clémenceau, ministre de l'Intérieur, a fait publier mercredi soir le rapport officiel qu'il adresse au Président de la République au sujet de l'institution d'une commission chargée de préparer un projet de réorganisation de l'administration départementale. Voici le texte de ce document :

Monsieur le Président,

Depuis l'an VIII, époque à laquelle remonte la division territoriale actuelle de la France en départements et arrondissements, il n'est produit des faits économiques considérables (changement dans la répartition de la population, formation d'agglomérations nouvelles ; création de grands centres industriels, construction de chemins de fer, de réseaux télégraphiques et téléphoniques, etc., etc.), qui ont complètement modifié les rapports des divers gouvernements de département. Il importait, en conséquence, que notre organisation administrative créée à cette époque pour un état tout différent, n'en fût pas raisonnablement modifiée dans des conditions qui soient mieux en rapport avec les nécessités actuelles.

Le gouvernement a résolu de préparer cette réforme et il a décidé de confier à une commission le soin d'en rechercher les conditions en vue d'une prochaine réalisation.

Le projet qu'il s'agit d'élaborer devra être conçu dans un esprit de décentralisation. Il s'attachera à simplifier notre organisme administratif et à supprimer des rouages, les formalités inutiles, à fin de rendre plus rapide, plus facile, moins coûteuse l'expédition des affaires, tout en tirant un meilleur parti de fonctionnaires moins nombreux. Il devra, en un mot, avoir un meilleur aménagement des services, rajeunir notre système administratif, dont il accélérera le fonctionnement tout en réalisant d'importantes économies.

Les remaniements qu'il y aurait lieu d'opérer devront avoir pour conséquence d'apporter des modifications dans le personnel administratif, des finances, des travaux publics, et devront sans doute se traduire aussi par la réduction du nombre des tribunaux, il convient d'appeler les administrations intéressées à collaborer à l'étude de la réforme, et s'est dans ce but que la commission sera à peu devoir comprendre des délégués de tous les ministères intéressés.

Si vous voulez bien approuver ces propositions, je vous serai reconnaissant de revêtir de votre signature le projet de décret suivant.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mes respectueux sentiments.

Paris, le 20 mai 1906.

Le ministre de l'Intérieur,
G. CLEMENCEAU.

LA MORT DU TZIGANE RIGO

Paris, 20 mai.

Une dépêche adressée au *Petit Bleu* et qui a fait le tour de la presse, annonçait que Rigo, le tzigane, serait mort dans un hôpital à New-York.

Le *Radical* publie une note aux termes de laquelle Rigo serait vivant.

Il est à New-York, et bien vivant, ainsi que nous le répétait hier la femme de son frère, Mme veuve Rigo, car Rigo a plusieurs parents à Paris.

Lorsque les journaux publièrent la nouvelle de la mort de célèbre tzigane, ses parents coururent chez la princesse, comme ils l'appellent familièrement. Mme Rigo-Ward fut-elle se trouver mal, mais elle se remit vite et s'écria : « Lui, mort ! Ce n'est pas possible ! J'ai eu de ses nouvelles, il y a huit jours. »

M. Ricciardi (son troisième mari), sympathique, approuvait.

Et le prince ses reprit :

« Je vais cabler à Jenecy (c'est le petit nom de Rigo) qu'il me donne des nouvelles par télégraphe ». Et, toujours bonne et généreuse, elle ajouta : « Je vais lui envoyer un cablogramme avec réponse payée ».

La princesse promit de communiquer la réponse à la famille Rigo et s'en alla à Grenelle.

Fidèle à sa parole, la princesse a écrit hier de Granville aux parents du tzigane, qui habitent le quartier du Mail :

« Jenecy, dit-elle, m'a répondu qu'il est en parfaite santé ; jamais il n'a été si bien portant. Bien soit tout à »

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Les fausses appendicites

Paris, 20 mai.

L'Académie a entendu avec la plus vive attention la communication dans laquelle le professeur Dieulafoy s'est élevé avec indignation contre les interventions chirurgicales qui, sous le prétexte d'appendicite, sont aujourd'hui presque de mode dans les cas les plus divers de la pathologie de l'intestin où elles n'ont que faire et ne sont absolument d'aucune utilité.

L'éminent clinicien a terminé, au milieu des applaudissements de l'auditoire, son discours qu'il a débité avec son talent de parole habituel et vigoureusement souligné par les traits spirituels et souvent mordants.

Sur la demande de M. Reclus, l'Académie décide que cette question sera remise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

L'hygiène des champs de bataille

Le professeur Laveran a lu une note sur ce sujet due au médecin-major Matignon, de notre armée de terre, qui a fait la campagne de Mandchourie avec les Japonais. L'hygiène du champ de bataille chez les Nippons a consisté dans l'incinération des cadavres : méthode excellente, de l'avis de M. Matignon, économique, rapide et sûre.

Les inhumations en masse et promptes comme celles qu'il fait faire après de grandes batailles sont trop superficielles. Elles exposent aux pires déboires. Nous en avons la preuve après la bataille de Sedan. Les émanations des milliers de cadavres en décomposition nécessitèrent l'ensilassement du champ de bataille par le procédé Créteur ; les cadavres en pleine décomposition furent partiellement asphaltés, recouverts de poitin, arrosés de goudron et lacinérés.

Pourquoi, demande M. Matignon, en prévision de pareilles complications, ne pas recourir d'emblée à la méthode d'incinération des Japonais ? Ce serait une méthode excellent d'hygiène à préconiser et à propager.

Le Mariage du Roi d'Espagne

L'arrivée des missions étrangères

Madrid, 30 mai.

Les missions extraordinaires ont été reçues par le roi dans l'ordre de leur arrivée à Madrid, c'est-à-dire en trois groupes : le premier, comprenant le prince de Portugal, le prince de Belgique, le duc de Gênes ; le second, le prince de Galles, l'archiduc d'Autriche et la mission française ; le troisième, le grand-duc Wladimir, le prince héritier de Grèce, le prince de Suède, la régent de Brunswick, le prince héritier de Monaco, et le prince de Bavière.

Les princes sont sortis par le cour d'honneur. En haut du grand escalier, le roi, la reine, la famille royale, le haut personnel du palais attendent les visiteurs et les hôtes qui gravissent les marches recouvertes de somptueux tapis, devant une haie de hallebardiers revêtus de leurs uniformes de grand gala, en face desquels une seconde haie d'honneur est formée par les grands d'Espagne et les dames de la haute noblesse.

Le roi et la reine mère s'avancent de quelques pas et tendent la main à chaque nouvel arrivé ; puis les présentations ont lieu très cérémonieusement, car la cour espagnole a conservé le plus rigoureuse étiquette.

Bientôt tous les princes sont arrivés et le peller où ils sont réunis offre un aspect des plus pittoresques. De toutes parts ce ne sont qu'or, diamants, pierreries, d'où le soleil, au passant à travers les larges baies, tire mille feux étincelants.

Sur le fond vert foncé d'un [illegible] palmiers et des plantes rares tranchent les notes claires des toilettes féminines et des uniformes de toutes les couleurs.

La costume rouge et or du prince de Galles, le costume gris-bleu de prince de Belgique, ceux des archiducs, les plumes blanches des cimiers allemands, le bonnet de fourrure blanche du grand-duc Vladimir, tout cela ondule au milieu des vaporeuses gazes, des transparentes lisonne Louis XV, des riches soieries de Lyon et des velours rutelans.

Les hôtes princiers qui logent au palais sont conduits à leurs appartements, et le roi se dirige vers le salon du Trône pour y recevoir officiellement tous les envoyés extraordinaires.

Cependant, dans une galerie retirée, donnant par une étroite ouverture sur le grand peller où a eu lieu la réception, on aperçoit quelques dames. L'une d'elles est jeune, blonde, svelte, élégante. Des indiscrètes reconnaissent en elle la princesse Eugénie-Victorie de Battenberg, qui a assisté incognito à la réception des princes et des chefs de mission chargés de saluer en elle la reine d'Espagne.

Au Pardo

La princesse Ena et Alphonse XIII ont assisté du balcon à la relève de la garde. A ce moment une jeune femme, portant un enfant dans ses bras, et sa vieille mère se jetèrent à genoux au milieu de la place d'honneur et, tout en larmes, crièrent : « Vive le roi ! Vive Ena ! » En même temps elles tendaient un pli pour implorer la grâce du mari retenu en prison.

Le roi fit relever les femmes et prit le pli.

La princesse Ena a reçu à onze heures hier, au palais du Pardo, les députés provinciaux.

La municipalité de Madrid s'est rendue également au Pardo, ainsi que l'avaient fait les autres corps constitués, pour complimenter la princesse Ena.

L'alcade s'est exprimé en ces termes :

« Madrid saura vous honorer. Non seulement quand il contemplera votre gracieuse gentillesse, il rendra hommage à votre beauté ; mais quand vous reviendrez du temple où Dieu sora sanctifié votre union, déjà faite dans vos cœurs, il admirera votre félicité et formera des vœux pour qu'elle soit éternelle et que la nation espagnole y participe. »

Le président de la délégation des monarchistes estima, qui a été reçue par le roi hier après-midi au Pardo, a lu une adresse, puis a prononcé un discours conçu en l'en et l'entre dans un esprit de profonde fidélité et un amour sincère envers le roi :

« Les monarchistes catalans formaient, à l'occasion de son mariage, des vœux ardents pour le bonheur du roi, ainsi que pour la prospérité et la grandeur de l'Espagne. Ils sont convaincus qu'Alphonse XIII, aidé dans sa noble tâche par sa jeune épouse, saura travailler au bonheur de l'Espagne, comme la Catalogne, en travaillant pour son progrès personnel, travaille pour celui de la nation entière. »

Les journalistes ont offert à la princesse Ena une pioma en or, avec laquelle elle signera l'acte de mariage civil.

La représentation de Gala

La roi a dîné au Pardo en compagnie de la princesse Ena de Battenberg.

A neuf heures quinze a commencé le représentation théâtrale en l'honneur des princes étrangers. L'aspect de la salle était éblouissant. Tous les princes assistaient à la représentation, à l'exception du prince de Brunswick, qui était légèrement indisposé par suite de la fatigue du voyage.

Dans la loge royale se trouvaient : le roi et la princesse Ena, le prince de Galles, la reine mère, la princesse Béatrice et la princesse de Saxe, la princesse de Galles, le prince héritier d'Autriche, la duchesse de Gênes et le prince héritier de Portugal. Les membres du gouvernement se tenaient debout derrière les princes.

Le roi portait l'uniforme des gardes royaux. La princesse Ena était en toilette de soie gris clair, avec des ornements de brillants, en forme de diadème, dans les cheveux.

La troupe a joué *Echar la Llave* et la *Vicenria*. Après la représentation, qui s'est terminée à onze heures et demie, un lunch a été servi aux princes ; puis le roi et la famille royale, ainsi que les princes étrangers, sont rentrés à Madrid.

Sur la tombe de La Fayette

Paris, 30 mai.

M. Robert S. Mac Cormick, ambassadeur des Etats-Unis, accompagné des membres de l'ambassade et du conseil général, s'est rendu mercredi à quatre heures et demie, au cimetière des Dames-de-Picpus, sur la tombe de La Fayette.

Un grand nombre de membres de la colonie américaine de Paris avaient tenu à se réunir à leurs représentants, pour faire, à l'occasion de la fête, universellement célébrée aux Etats-Unis, de la Décoration des Tombes, un pèlerinage annuel sur la tombe du général français qui servit leur pays.

Un drame au bois de Vincennes

Paris, 30 mai.

M. Rousselet, commissaire de police de Fontenay-sous-Bois, recevait dernièrement des plaintes d'une directrice de pension de [illegible] qui, l'indemnité [illegible] depuis quelques temps ses élèves, lorsque elles allaient ou promenade sous la direction d'une sous-maîtresse, étaient suivies par un individu qui en livrait sur leur présence à des actes d'une révélatoire obscénité.

La garde de la paix Finance fut chargée par ce magistrat de rechercher le coupable et quelques heures plus tard il surprenait ce dernier en flagrant délit et le mettait en état d'arrestation.

Conduisant sa bicyclette de sa main demeurée libre, il l'entraînait à travers bois du côté du poste de police de Fontenay, après lui avoir passé le cabriolet en poignet droit, lorsque le prisonnier s'arrête et le supplie de le laisser aller :

— Je suis père de famille, lui dit-il en pleurant. Que vous penser de moi ma femme et mes enfants ? Vous ne voudrez pas me déshonorer !

L'agent ayant répondu qu'il ne connaissait que se consigne et que son devoir était de le conduire au commissariat où il s'expliquerait, le prisonnier, de sa main gauche demeurée libre, sortit un revolver de la poche de son veston et à deux reprises fit feu sur l'agent à bout portant.

Blessé grièvement à la poitrine, le gardien de la paix Finance eut néanmoins assez d'énergie pour maintenir son prisonnier et appeler au secours. Des promeneurs accoururent et l'aidèrent à conduire le meurtrier au poste. Là, à bout de forces, l'agent, pris d'une syncope, s'affaisse. On dut le transporter à l'hôpital Saint-Antoine.

Quant au prisonnier, il a déclaré se nommer Maurice X..., employé de commerce, âgé d'une trentaine d'années, marié et père de famille et demeurer à Saint-Maur. Il a été conduit à la prison du Dépôt.

A la Préfecture de police, on a déclaré que l'état de gardien de la paix Finance était relativement satisfaisant. Une dre balles, qui n'est logée entre deux côtes, n'a pu encore être extraite.

LA Crise ministérielle autrichienne

Vienne, 30 mai.

La crise ministérielle provoquée par la démission du prince de Hohenlohe, mais surtout le fait que le président de la Chambre avait décommandé la séance d'hier — mesure qu'on interprète comme le symptôme de la prorogation de la Chambre — a été poussé en comble l'excitation des esprits. Tous les clubs parlementaires se sont réunis hier. Une centaine de députés, surtout des Allemands, des pangermanistes, des socialistes et aussi des Slovènes, ont improvisé une séance libre, nommant comme président M. Prade, allemand populiste de Bohême. Ils ont envoyé une députation chez le président de la Chambre Wetter van der Lille pour le sommer de fixer une séance à mercredi. « Si on nous provoque, les membres dû pour la délégation autrichienne refuseront de s'y rendre ! » crient-ils de toutes parts. Un peu de calme ne s'est rétabli que lorsque le comte Wetter a consenti à consoquer la Chambre.

Les chefs de tous les clubs parlementaires se sont réunis pour rédiger une motion d'urgence, dans laquelle son opinion unanime est exprimée. C'est pour la première fois, du mémoire de parlementaire, qu'on a pu voir le comte Sylva Tarouca, par exemple, et M. Kramarcz, au même avis que la journaliste Adler et le bourgmestre antisémite Luegar. On qualifiait le nomination de la délégation autrichienne de piège tendu au prince de Hohenlohe auquel on a laissé ignorer jusqu'au dernier moment que l'empereur donnerait suite de cause à son collègue hongrois Wekerlé. La motion d'urgence en question s'exprime ainsi :

« Protestant contre la modification nulle et illégale des relations avec la Hongrie, la Chambre autrichienne compte que dans un moment si critique, on ne tentera pas de lui interdire, par une prorogation, l'exercice de ses droits. »

En outre, la réunion des chefs des clubs a ajouté qu'au cas de prorogation de Parlement il déclarerait que les membres des délégations dépossent leurs mandats. Les clubs ont déjà délibéré sur ce point, et quelques-uns d'entre eux ont décidé de le faire si les autres clubs les suivent. C'est déjà un peu moins ce'gro'que que le bruit et les protestations d'hier après-midi, où les cris de : « Pas un centime aux dépenses communes ! Pas un soldat ! » retentissaient de toutes parts.

En attendant, il n'y a pas de gouvernement, pas de ministère ! on ne trouve pas — chose inouïe — de candidat à la succession des ministres ; personne ne veut de cette tâche ingrate. Déjà des bruits singuliers commencent à s'élever. Le *Prager Abendblatt* annonce qu'on s'attend à une solution sensationnelle. Une dépêche secrète dit lancée à Madrid que prince héritier François-Ferdinand, lui demandant de rentrer en vue. En tous cas, le comte Coudenhove, dont on parlait, a refusé catégoriquement la succession de Hohenlohe, et tous les autres personnages reçus par l'empereur déclarent à fonvi qu'il n'est pas question d'eux pour le ministère.

Le bourgmestre de Vienne, docteur Lueger, a pris occasion d'un Congrès des sociétés agricoles de toute l'Autriche pour donner libre cours à sa haine de ce qu'il appelle la prépondérance judéo-magyare. Dans son discours d'inauguration il a dit entre autres choses :

« Un des précédents orateurs a parlé, je crois, du gouvernement impérial et royal. En [illegible] de Hongrie, qui dispose de nous comme si nous étions les ilotes, les esclaves de son Asiatique. Je suis heureux de voir réunies devant moi toutes les nationalités de l'Empire dans le sentiment de la misère commune, de l'abaissement de notre patrie. Portez mes paroles dans toutes les campagnes et requérez nous pour nous délivrer de l'esclavage sous lequel on veut nous écraser, de la terrible oppression qui pèse sur nous, et nous faire redevenir de libres et indépendants Autrichiens. »

L'assassinat d'un artiste peintre A LONDRES

Soldat ou cambrioleur assassin

Londres, 30 mai.

Voici les nouveaux détails recueillis par la police sur l'assassinat de M. Wakley. Un cocher de cab, habituellement stationné près de la demeure de l'artiste, est venu déclarer qu'il connaissait la victime depuis longtemps et qu'il se souvient d'avoir vu passer, le soir du crime, en compagnie d'un individu dont il a fait la description. M. Wakley s'incommoda dirigeaient vers la demeure du premier. Si la déposition du cocher est exacte, l'affaire prend une tournure inattendue, car cette hypothèse n'avait pas encore été formulée. Jusqu'ici l'on croyait que l'artiste était rentré seul chez lui.

La déposition du cabman s'est trouvée corroborée par celle d'un employé de magasin. Ce dernier causait, le soir du crime, avec un commissaire les détails d'un cas où deux hommes sont morts ainsi et ont été vendus comme de saindoux.

Jamais on n'arrête une machine qui fait des cassissons lorsqu'un ouvrier a le doigt ou le main coupée par la machine. Le membre disparaît et sert avec le cassisson.

Des ces paroles sont tellement fréquentes qu'ils ne cessent pas le moindre commentaire.

M. et Mme Richard Bloor qui ont habité Chicago et qui ont été associés dans l'exploitation d'une maison de conserves ont fait des investigations très scrupuleuses et catholiques des ouvriers de stupéfiantes révélations.

Un homme par exemple recousait qu'on employait des vaux nés avant terme, aussi bien que de la volaille pourrie. On a soin de préalable de geler ces choses répugnantes, puis d'en enlever la mauvaise odeur en moyen de procédés chimiques.

D'après les mêmes témoins, en telles ou quantité du bœuf en décomposition pour faire de « jambon conservé ».

Le nombre des porcs atteint de choléra qui ont été mis en boîte, ne se compte pas.

Une seule maison expédie chaque année quelques millions de kilogrammes de pâtés de viande, qui ne sont qu'un mélange de couleurs, de dégâts fécondants, de saindoux, de peaux de porcs et de cartilages.

Un autre investigateur affirme que toute la viande convenable est exportée en Europe, et que l'entre est réservée pour la consommation américaine.

Ces révélations ont déjà amené une dépréciation considérable des [illegible] du commerce de la viande de conserve. Les ordres venus d'Angleterre et d'Allemagne, les deux pays qui consomment le plus, ont déjà diminué de 33 0/0.

M. Roosevelt est absolument décidé à soumettre immédiatement au Congrès un projet de loi à ce sujet.

LA RÉVOLUTION RUSSE

Les travaux de la Douma. — L'interpellation sur la famine

Saint-Pétersbourg, 30 mai.

On sait que la famine sévit en Russie à l'état chronique. L'organisation du [illegible] les coutumes et parfois la mauvaise volonté des autorités rendent très difficile l'assistance prêtée dans les villages éprouvés. Cette situation a donné lieu hier à une interpellation. Plusieurs députés ont protesté avec véhémence contre la décision du gouvernement, qui a refusé l'assistance aux paysans ayant participé aux désordres agraires.

M. Sechinjkof, qui représente une circonscription cosaque, déclare que toutes les interpellations sont inutiles et le ministère continue à agir. Il faut répéter, avec l'insistance de Caton demandant la destruction de Carthage : « Démolissons ! »

Le comte Heyden (octobriste) juge qu'il n'est pas sage de manifester tant de méfiance avant que les faits aient pu être vérifiés.

Le député paysan Lossef, de Tambof, qui a'est déjà fait remarquer par des harangues d'inspiration biblique, a été hier particulièrement violent.

« La Russie, dit-il, subit un châtiment pour les péchés du peuple. Jadis, à Jérusalem, à l'époque du Christ, une partie des habitants refusaient le pacification du pays. De même l'administration russe refuse de pacifier la Russie et le fait souffrir de la famine ».

L'ouvrier socialiste Mikaïtichenko moule ensuite à la tribune.

« Le gouvernement, dit-il, est seul coupable des désordres agraires. Il faut le citer devant le tribunal... »

Le président coupe l'orateur continue.

« Le Douma est impuissante. Nous devons en avertir le peuple... »

Plusieurs voix crient : « Assez ! Assez ! » et M. Mikaïtichenko est rappelé à l'ordre. Des applaudissements se font entendre sur quelques bancs de l'extrême gauche.

Plusieurs députés proposent divers amendements au texte de l'interpellation ; finalement la Douma accepte cette interpellation et la séance est suspendue.

La question agraire

C'est la question agraire qui a occupé l'Assemblée dans la seconde partie de la séance.

Le député polonais Skirmant, tout en reconnaissant la nécessité d'une amélioration de l'économie rurale, appelle l'attention sur le grave danger que présente la question.

« Soit, dit-il, accordons des terres aux paysans, mais nous n'aurons pas résolu la question. Il y a de nombreux ouvriers des villes qui restaient sans terre ; ils nous demanderont des moisons, des usines ; nous n'aurons pas le droit de les leur refuser. (Bruit à gauche).

« La Russie a souffert de l'aventure japonaise et d'une guerre intérieure provoquée par son gouvernement. Est-ce que la Douma va entraîner le pays dans une nouvelle aventure économique et sociale plus dangereuse encore (Bruit prolongé. — Sifflets) ».

Le président s'adresse à la Douma et déclare qu'il ne peut pas admettre que l'expression du mécontentement se traduise ainsi. L'autorité de la Douma repose sur ce fait, que la Chambre doit écouter toutes les opinions. (Applaudissements prolongés.)

UN SCANDALE A CHICAGO

Le trust de la viande. — Fabrication de conserves pourries

Londres, 30 mai.

On télégraphie de New-York au *Daily Mail* qu'une vive émotion règne dans le public au sujet des révélations concernant l'industrie de la viande à Chicago.

On sait que, depuis des mois, le président Roosevelt a fait personnellement une enquête à ce sujet. Il a reçu des rapports si effrayants, qu'il a décidé à mettre fin à cette industrie telle qu'elle est exercée actuellement.

Il convient de rappeler que toute la viande de conserves est fabriquée par le « trust de la viande ». Ce trust fait des efforts désespérés pour empêcher la publication des rapports rédigés par les commissaires spéciaux envoyés à Chicago, et qui ont inspiré subi bien les abattoirs que les ateliers de préparation.

Les agents du trust à Washington cherchent à s'assurer l'assistance des politiciens, pour empêcher que la publicité soit donnée à ces rapports. Ils espèrent ainsi échapper au désastre qui les attend.

Mais leurs tentatives seront vaines. Car les journaux remplissent des colonnes avec le récit des horreurs qui s'accomplissent dans les abattoirs de Chicago.

Dans un livre appelé le « Jungle », et qui produit un grand effet, M. Upton Sinclair donne des détails terribles à ce sujet.

Voici, notamment, un passage incroyable et qu'il faut citer textuellement :

« J'affirme que des êtres humains sont tombés dans des tonneaux dans lesquels on broie le saindoux et qu'ils ont été broyés et vendus à la consommation humaine. J'ai présenté en

LA FIANCÉE du Condamné

PAR

HENRI DEMESSE

— Je vais vous le dire, répondit-il enfin... confidence pour confidence. Jadis, quand je vins faire part de mes découvertes relatives à l'affaire du mécanicien Simon, au juge d'instruction, M. Cambourmas, j'avais entre les mains les preuves de la culpabilité de M. de Lorrac ; mais j'étais ambitieux. M. Cambourmas, qui avait intérêt à charger le malheureux Simon, fit disparaître toutes mes preuves, et, me demandant le silence, me promit de me [illegible]... Or, depuis vingt ans, je vis, [illegible] avec le remords. Lorsque je vous revois en face de vous, envoyé par le [illegible], sur votre demande... lorsque [illegible] vous expliquâtes même démarches vous [illegible] pour les recherches qu'il fallait entreprendre... je compris que vous [illegible] vit que vous voulûtez donner [illegible] aux victimes du sombre drame d'il y a vingt ans. Alors, je fis à vous corps et âme.

En travaillant pour vous, continua l'agent, je travaillais aussi pour moi. Cette explication était nécessaire en ce sens que, pour vous servir, j'ai transgressé ma ligne de conduite ordinaire. Je suis agent de la Sûreté... On méprise d'ordinaire les « mouchards », comme on nous appelle. On les méprise parce qu'ils jouent le rôle d'espions, parce qu'ils agissent traîtreusement, en gagnant la confiance des gens pour mieux les tromper ; parce que la plupart des mouchards sont des hommes tarés, sans scrupules, qui commettent de véritables méfaits... Moi, jamais je n'ai agi de telle sorte... jamais... J'aime mon métier. Je l'exerce avec orgueil. Je me considère comme un soldat.

Je cours souvent autant de dangers que le soldat et je ne trouverai jamais de gloire... Je mets mon habileté au service de la société, pour la venger. Mon rôle est beau. Il est tout simplement utile.

Pour vous, pour cette affaire dont vous m'avez chargé, pour obtenir cette preuve que vous désiriez avant d'agir, avant de faire justice, j'ai agi avec traîtrise... Je me suis fait espion, je me suis fait voleur... Oui, cette lettre que je viens de vous remettre, je l'ai volée... Mais je n'ai de ce fait aucun remords... J'ai la certitude d'avoir bien agi, puisque dès aujourd'hui, grâce à cette preuve qu'il vous faisait, vous allez entreprendre l'œuvre de justice que, seul, je ne pouvais pas réaliser.

Barrot se tint.

Il avait, en parlant ainsi, achevé de gagner la confiance de M. de Harting, qui tendit la main.

— Bien, dit le baron... bien... Maintenant, vous allez connaître mes projets... Ecoutez-moi... Dès demain, je vais essayer d'obtenir la grâce de Simon... Je compte réussir... Vous vous aboucherez avec le médecin qui soigne Mlle Chassaing et, de concert avec lui, vous organiserez l'entrevue grâce à laquelle la pauvre fille peut recouvrer la raison... Après, laissez-moi... Revenez demain. Vous aurez de nombreuses démarches à faire... Allez, mon ami, allez !

Barrot se leva. Il serra la main de baron que celui-ci lui avait tendue largement ouverte et il sortit sans mot dire, profondément ému.

Au dehors, la nuit était splendide et extrêmement lumineuse.

La grande silhouette de la cathédrale se découpait avec une netteté excessive sur le ciel étoilé.

Trois heures sonnèrent lentement.

M. de Harting prit une grande feuille de papier sur laquelle il écrivit d'abord ces mots : « Ceci est mon testament. »

L'aurore apparaissait quand le baron cessa d'écrire.

Il plia les feuilles qu'il avait couvertes d'une écriture très menue et il les mit sous une enveloppe qu'il cacheta de cinq cachets de cire portant ses armes.

Puis, rasséréné, plus calme, il se perdit derechef dans ses pensées, les yeux fixés dans la grande clarté du soleil qui monta à l'horizon, durant superbement le sommet des virilistes tours.

VII

En cette même nuit, Mme de Harting, ayant passé la soirée au spectacle, était rentrée tard à l'hôtel de l'Ile Saint-Louis.

Elle était revenue, toute agitée, toute fébrile. Vingt fois avant de se mettre au lit, elle avait lu une lettre à elle adressée et signée « James. »

Enfin, vers deux heures du matin, comme elle s'assoupissait, elle fut brusquement réveillée par la nourrice de son fils, qui entra précipitamment dans la chambre à coucher de la baronne.

— Madame, lui dit-elle en supprimant les formules de politesse, madame, venez vite. Venez vite, le petit garçon est bien malade.

Berthe passa une robe de chambre, et effarée, elle suivit la nourrice dans la chambre que celle-ci occupait avec l'enfant.

La baronne constata que la nourrice s'avait pas exagéré.

Le petit être, en effet, paraissait souffrir horriblement. Il se tordait entre les bras de la nourrice évidemment en proie à des souffrances aiguës.

— Vite, il faut aller chercher un médecin, dit Mme de Harting qui, tout aussitôt, perdit la tête.

Une bonne, réveillé en toute hâte, fut chargé d'aller chercher un médecin du quartier.

Il partit en courant.

— Que faire, mon Dieu ?... que faire ? dit la baronne.

La nourrice, qui avait mieux gardé son sang-froid, faisait de vaine efforts pour soulager l'enfant.

Une demi heure se passe ainsi.

— Et ce médecin qui ne vient pas ! dit Berthe en sanglotant.

Les crises pourtant se rapprochaient de plus en plus. Maintenant elles étaient excessivement fréquentes. Assurément, si on ne lui portait pas un secours immédiat, le pauvre enfant allait mourir.

La mère, malgré son effolement, s'en rendait parfaitement compte.

Trois heures du matin sonnèrent.

C'était l'heure où M. de Harting, toujours enfermé dans son cabinet, écrivait, après la longue conversation qu'il avait eue avec l'agent de la Sûreté, Joseph Barrot.

La baronne, en présence du danger que courait l'enfant qui portait le nom de son mari, n'avait même pas songé à lui.

Enfin, une crise plus violente encore que les autres se produisit.

Le spectacle était vraiment épouvantable. L'enfant paraissait souffrir de la gorge. Il y portait souvent les mains comme pour se débarrasser de quelque chose qui la gênait.

La nourrice lui donnait à boire de l'eau sucrée et l'enfant buvait avec avidité. De temps à autre des nausées se produisaient suivies de vomissements. Puis le pauvre petit être tombait dans un état complet de prostration.

Mme de Harting se tordait les bras, désespérée qu'elle était de son impuissance.

La nourrice avait essayé de vingt moyens différents pour calmer les souffrances de l'enfant.

La brave fit avait fait preuve d'une adresse, d'une habileté, d'une sollicitude excessives ; mais sans résultat. Maintenant elle en désespérait, elle aussi.

Rien de plus abominable que d'assister ainsi à l'agonie d'un enfant.

Enfin, le valet reparut, ramenant un médecin. Vainement il avait sonné chez plusieurs médecins, on ne lui avait pas même ouvert la porte.

Le médecin regarda l'enfant.

— Oh ! je vous en conjure, monsieur... lui dit Mme de Harting suppliante... Sauvez mon enfant !

— Hélas ! madame, dit le docteur, je crains d'être venu trop tard.

Il prescrivit cependant une potion calmante.

Pour lui, l'enfant était perdu. Toutefois, il ne voulait pas alarmer la mère.

Il essaya de l'éloigner de la chambre ; mais sans y réussir.

Soudain l'enfant eut une syncope.

— On dirait qu'il souffre moins ! dit Mme de Harting.

(*A suivre*).

CHOCOLAT DELESPAUL-HAVEZ
UNIVERSELLEMENT LE MEILLEUR
PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR
93, Rue Nationale, Lille